

Synchronie affective en Arcadie. L'épistolarité sentimentale du cénacle de l'écrivain Jean Paul

„Simultanliebe“ in „Schäfersekunden“. Liebesbriefkultur im Jean Paul-Kreis
“Simultanliebe” in “Schäfersekunden”. Letter-writing circle as laboratory of emotions

Jörg Paulus

Traducteur : Françoise Knopper



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/523>

DOI : 10.4000/ceg.523

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2016

Pagination : 19-36

ISBN : 979-10-320-0087-8

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Jörg Paulus, « Synchronie affective en Arcadie. L'épistolarité sentimentale du cénacle de l'écrivain Jean Paul », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 71 | 2016, mis en ligne le 18 mai 2018, consulté le 28 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.523>

Tous droits réservés

Synchronie affective en Arcadie

L'épistolarité sentimentale du cénacle de l'écrivain Jean Paul¹

Jörg PAULUS

Technische Universität Braunschweig

I

S'adressant à Theodor Christian Ellrodt (1767-1804), journaliste à Bayreuth, Jean Paul écrit le 23 février 1796 :

Meine Komizialferien werden von Terzienuhren gemessen: ich mus der Zeit die Schäfersekunden zu Briefen, d.h. zu Freuden eilig entreissen².

L'allusion à deux registres temporels fait partie des usages rhétoriques du genre épistolaire autour de 1800. D'un côté, il y a la temporalité « qui dévore » et qui ampute l'individu d'une part du temps qui lui est imparti pour vivre ; selon Jean Paul, c'est la temporalité de la conversation et, dans le prolongement des théories antiques, du discours épistolaire. D'un autre côté, il y a l'instant de plénitude, le temps qu'on pourrait dire immobile, celui que l'individu réussit à soustraire au temps qui passe, comme si, par le biais d'une illumination mystique, l'éternité se laissait entrevoir. Cette tradition se perpétuera dans

1. L'original de cet article a été publié en langue allemande dans : Renate Stauf / Annette Simonis / Jörg Paulus, (Hrsg.), *Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Berlin, de Gruyter, 2008. Nous remercions l'auteur et l'éditeur de nous autoriser à proposer la présente traduction.

2. Les œuvres de Jean Paul seront citées d'après Jean Paul, *Sämtliche Werke. Historisch-kritische Ausgabe*, hrsg. von Eduard Berend *et al.*, Weimar, Böhlau, 1927 et suiv. Sont indiquées les références de la section (en chiffres romains), puis du tome, de la page et du numéro de la lettre. Ici III, t. 2, p. 158, n° 244.

L'autre édition utilisée est Jean Paul, *Sämtliche Werke* (10 volumes), hrsg. von Norbert Miller, München/Wien, Hanser, 1959-1985, qui sera citée: *SW*, suivi par les références de la section, du volume et de la page. Cf. aussi Jean Paul, *Lebensbeschreibung. Veröffentlichte und nachgelassene autobiographische Schriften*, hrsg. von Helmut Pfotenhauer, München/Wien, Hanser, 2004, et Jean Paul, *Ideen-Gewimmel, Texte und Aufzeichnungen aus dem unveröffentlichten Nachlaß*, hrsg. von Kurt Wölfel/ Thomas Wirtz, Frankfurt a.M., Eichborn, 1996.

les correspondances des auteurs romantiques³. Mais Jean Paul s'en sert pour la dépasser, et ce grâce à ses métaphores : ici il mentionne des pendules qui marquent les tierces et qui sont – si l'on se reporte à la description qui en est donnée dans le *Physikalisches Wörterbuch* de Johann Samuel Gehler⁴ – des sortes de chronomètres, des instruments d'une telle précision qu'ils étaient utilisés par les physiciens, les spécialistes de balistique et les astronomes. [...]

Qu'est-ce qui pousse donc Jean Paul à se servir pour son compte de cette métaphore ? Ce n'est sans doute pas uniquement par goût de l'artifice métaphorique. Pas uniquement non plus en référence aux auteurs antiques qui définissaient la correspondance comme une forme améliorée de conversation entre amis ou proches. Car Jean Paul indique expressément que c'est la plage horaire qu'il réserve à la conversation qui est ainsi chronométrée. Autrement dit, il évalue les limites du modèle communicationnel qu'il prête à toute forme dialoguée, la distance insurmontable qui sépare les êtres, l'incommensurabilité du psychisme de l'autre.

Pour dépasser ce hiatus, une solution serait, pour respecter les conventions de la sensibilité du temps (*Empfindsamkeit*), de communiquer sans parole. De suspendre le temps. Comme dans une Arcadie imaginaire. Mais Jean Paul ne s'en contente pas. Pour lui, l'opposé du temps qui passe inexorablement, ce n'est pas seulement « l'heure » du berger (*Schäferstunde*), le moment exquis du rendez-vous amoureux, mais ce sont « les secondes du berger » (*Schäfersekunden*). Ce qui revient à annuler le mécanisme de la compensation recherchée car, en Arcadie, le temps ne peut pas se subdiviser. Si « l'heure » du berger est la plus petite unité du bonheur idyllique *sub specie Arcadiae*, les « secondes » sont tout au plus des fragments d'instant de plénitude et elles ne font pas échapper au temps qui dévore.

À partir des correspondances que Jean Paul a entretenues depuis son lieu de résidence, les réflexions qui suivent analyseront le resserrement délibéré des perspectives épistolaires que renferme cette citation, en ayant recours aux concepts de proximité et de distance, de synchronie – imaginée – et de cadences divergentes – dans la réalité vécue.

II

Entre la fin des années 1780 et le début des années 1790, l'écrivain Johann Paul Friedrich Richter, alias Jean Paul, qui habitait à Hof (Vogtland) et était encore très peu connu, avait instauré dans et avec le cercle de ses amis locaux un modèle

3. Karl Heinz Bohrer, *Der romantische Brief. Die Entstehung ästhetischer Subjektivität*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1989 / München/Wien, Hanser, 1987, p. 103 et suiv.

4. *Physikalisches Wörterbuch oder Versuch einer Erklärung der vornehmsten Begriffe und Kunstwörter der Naturlehre mit kurzen Nachrichten von der Geschichte der Erfindungen, t. 5 (Supplemente)*, Leipzig, Schwickert 1795, p. 811.

de communication qui a été désigné par le terme de « synchronie amoureuse⁵ ». Il s'agissait d'aspirer à un idéal d'amitié et d'amour passionnés, d'accorder la primauté à l'échange de lettres sentimentales plutôt qu'à des conversations orales, de cultiver et stimuler l'expression de la sensibilité en partageant avec d'autres la lecture de correspondances et de textes, etc. Le jeune Richter avait, à cette même époque, aussi redéfini son identité d'écrivain car le pseudonyme « Jean Paul », qui apparaît dans la contresignature des lettres et publications, remplaçait l'ancien « J.P.F. Hasus », ce dernier devenant réservé exclusivement à la signature de ses articles de presse⁶.

Cette idée d'insérer dans un réseau commun des lettres d'amour échangées entre deux correspondants n'était pas fondamentalement nouvelle. D'ailleurs, ni le style et l'orientation satiriques de ses premiers écrits, qui n'avait pas valu une grande réputation à Jean Paul, ni la sentimentalité de ses romans, qui, elle, lui apportera sa notoriété littéraire, n'étaient quelque chose de novateur. Développer des échanges entre « grands esprits⁷ » tout en se laissant porter par des élans empreints d'enthousiasme et de moralité et en tissant des liens platoniques, cela avait déjà eu cours par exemple dans les cercles des correspondants de Gleim et Klopstock. Albrecht Koschorke a analysé ce type de configuration qui apparut au milieu du XVIII^e siècle et qui consistait à croiser préceptes de la vertu bourgeoise et rhétorique esthétisée, croisement qui suscita des ambiguïtés et entraîna une porosité entre espace intime et sphère publique :

Nur unter der Bedingung, daß er nicht ist, wie er schreibt, verfaßt der Dichter sinnfrohe und freizügige Verse. Die evozierte Erotik hält sich in den Grenzen eines sprachlichen Spieles, während außerhalb der Poesie die bürgerlichen Tugendgebote fortgelten⁸.

Ces pastorales épistolaires n'étaient que le prélude des lettres et romans des représentants de la *Empfindsamkeit* : à l'instar des personnages anglais inventés par Richardson⁹ et Sterne, les protagonistes des romans allemands se mettent à dévoiler le décalage entre la vertu – qui reste requise – et la représentation littéraire de la sensualité, et ce avec bien plus de netteté que l'innocence apparente des bergers et bergères anacréontiques ne l'avaient précédemment

5. Rolf Vollmann, *Das Tolle neben dem Schönen*, München, dtv, 1978 / Tübingen, Wunderlich, 1975, p. 64-77.

6. La première occurrence du nom « Jean Paul » figure dans la lettre à Friederike Otto du 9 mai 1792 (lettre n° 386, III, t. 1, p. 349).

7. Karl Otto Brogsitter, *Das hohe Geistesgespräch. Studien zur Geschichte der humanistischen Vorstellungen von einer zeitlosen Gemeinschaft der großen Geister*, Bonn, Bouvier, 1958, ainsi que Jörg Paulus, « Gerüchteküche und Geistesgesprächswerkstatt. Zur Poetisierung des Skandalösen bei Jean Paul (am Beispiel einer Fußnote im *Siebenkäs*) », *Jahrbuch der Jean-Paul-Gesellschaft* 41, 2006, p. 113-129.

8. Albrecht Koschorke, « Die Verschriftlichung der Liebe und ihre empfindsamen Folgen. Zu Modellen erotischer Autorschaft bei Gleim, Lessing und Klopstock », in Paul Goetsch (Hrsg.), *Lesen und Schreiben im 17. und 18. Jahrhundert*, Tübingen, Narr, 1994, p. 251-264, ici p. 256; et Albrecht Koschorke, *Körperströme und Schriftverkehr. Mediologie des 18. Jahrhunderts*, München, Fink, 1999.

9. Franz Meier, « Die Verschriftlichung des Gefühls im englischen Roman des 18. Jahrhunderts : Richardsons *Pamela* », in Stauff/Simonis/Paulus, *Der Liebesbrief*, p. 273-292.

laissé supposer. Cette ambiguïté est illustrée par le séducteur Roquairol dans le plus grand des romans de Jean Paul : *Titan*. Une des tactiques dudit Roquairol consiste à falsifier les lettres du vertueux Albano, son ancien ami¹⁰; aidé par une princesse jalouse, il atteint ainsi son objectif, qui est moins le fait de conquérir un objet que celui de dire qu'il l'a conquis. Ici, le lecteur assiste à la perversion du système de la synchronie amoureuse, c'est-à-dire du culte d'un partage de l'écriture, de la lecture, de sentiments: le contenu sentimental et moral des lettres est instrumentalisé par Roquairol et réduit à la matérialité de lettres alphabétiques. À l'époque, le lectorat a sans doute réprouvé cette stratégie, l'opposant à la « pureté » des lettres d'amour d'Albano qui sont caractérisées dans la septième Section du roman par les termes suivants :

Die erste junge Liebe hat wie die der Geschäftsleute [...] keine Sprachwerkzeuge, höchstens eine tragbare Schreibfeder mit Dinte¹¹.

En plaçant en parallèle les stratégies complémentaires d'Albano et de Roquairol, Jean Paul adopte la position du stratège dont les mots réorganisent l'agencement des sentiments¹² et dont les personnages représentent de façon emblématique l'ambivalence et du maintien et du renversement de toutes les valeurs sentimentales qui avaient eu cours dans l'épistolarité du XVIII^e siècle.

III

Paradoxalement, Jean Paul, dans l'œuvre duquel la sexualité n'est abordée que de façon euphémique, a donc réussi à inventer un personnage de séducteur qui, dans son genre, est probablement le plus fascinant de la littérature sentimentale allemande. En termes de stratégie éditoriale, il y est parvenu par son introduction de la culture de la synchronie amoureuse, laquelle était une forme innovante de la culture amoureuse et se situait à l'opposé de l'égoïsme d'un séducteur tel que Roquairol. Ce qui explique l'influence considérable que cette philosophie jean-paulienne de l'amour a exercée sur la pratique de la lettre d'amour au XIX^e siècle¹³, c'est qu'elle pouvait passer comme étant réellement vécue. Or, à l'époque, il fallait que les techniques littéraires de l'authenticité puissent fonctionner. Nous allons donc examiner les prémisses de ces techniques en les replaçant dans l'environnement historique et géographique de Jean Paul. Ce faisant, nous avançons les deux hypothèses suivantes: la première est que les œuvres de Jean Paul (avant d'exercer leur influence ultérieure) n'ont

10. « Er [Roquairol] zerlegte kalt Albanos Briefe der Liebe in große und kleine Buchstaben, bloß um sie pünktlich nachzuahmen. » *SW I 3*, p. 732.

11. *SW I*, t. 3, p. 183.

12. Uwe C. Steiner, « Als Schrift der Liebe Nahrung wurde. Zur Alphabetisierung der Empfindsamkeit », in Benedikt Burkard (Hrsg.), *Liebe komm. Botschaften des Herzens*. Kataloge der Museumsstiftung Post und Telekommunikation, 2003, p. 82-95.

13. Roman Lach, « ‚Die todeselenden englischen Gedichte‘. Romantische Krisen in Otto von Bismarcks und Johanna von Puttkamers Briefwechsel der Brautzeit », in Stauff/Simonis/Paulus, *Der Liebesbrief*, p. 129-150.

pu voir le jour que dans le contexte de certains usages sociaux¹⁴, lesquels se caractérisaient par la conception d'amours synchrones ; la seconde est le fait que cette caractéristique fut d'emblée liée à certains paramètres économiques.

Cette synchronie qui se constitue vers 1790 a plusieurs points communs avec le « premier amour de jeunesse » d'Albano dans *Titan*, ce roman mentionné plus haut : les outils de l'oralité (*Sprachwerkzeuge*) y sont dévalorisés au profit de la plume, et la relation sentimentale se trouve comparée aux relations avec des hommes d'affaires (*Geschäftsleute*). Effectivement, le recoupement de ces deux registres, celui des livres et celui des sentiments, se manifeste aussi dans les courriers que Jean Paul adresse à ses éditeurs. À preuve cet extrait d'une lettre datée du 9 août 1794, qui fut envoyée à Carl Matzdorff (1765-1839), éditeur berlinois, en même temps que le manuscrit d'*Hesperus* :

[H]ier haben Sie [...] den ganzen Gipsabguss meines innern Menschen [...]. Wie sehr ichs [das Honorar] brauche, würden Sie weniger errathen, wenn ich Ihnen nicht hinterbrächte, daß ich mich verliebt habe. Ein Mensch, der immer fremde Geliebte für die Presse malet, sieht sich zuletzt nach einer eignen um, an der nichts gedruckt ist als der – Kattun. Ich [...] bin gegenwärtig Bräutigam¹⁵.

Même si, vu de Berlin, il n'était pas possible de savoir si la bien-aimée évoquée ici était authentique ou fictive, la fiancée – la « fiancée de papier » étant dite avoir été remplacée par une « fiancée imprimée sur toile de calicot » – a bel et bien produit l'effet escompté : l'éditeur répondit en promettant de prendre financièrement en considération la part que cette jeune femme, en tant que personne réelle ou en tant que muse, prenait aux romans de Jean Paul. Autrement dit, l'éditeur a été associé au système de la synchronie amoureuse telle qu'elle est présentée dans le livre qui était en question et qu'il était sur le point de publier. Les lignes qui le prouvent figurent dans l'édition princeps d'*Hesperus* (1795) :

Die Tutti- oder Simultanliebe ist zu wenig bekannt. Es ist noch keine Defnizion davon da als meine: in unsern Tagen sind nämlich die Lesekabineter, die Tanzsäle, die Konzertsäle, die Weinberge, die Koffee- und Theetische, diese sind die Treibhäuser unsers Herzens und die Reffinerien unserer Nerven, jenes wird zu gros, diese zu fein – wenn nun in diesen ehelustigen und ehelosen Zeiten ein Jüngling, der noch auf seine Messiasinn wie ein Jude passet und der noch ohne den Gegenstand des erotischen con brio des Herzens ist, von ungefähr mit einer TanzMoitistin etc. mit einer Klubistin oder Associee, oder Amtsschwester oder Litis-Konsortinn hundert Seiten in Salis oder Göthe lieset – oder mit ihr über den Klee- oder Seidenbau oder über Kants Prolegomena drei bis vier Briefe wechselt – oder ihr fünfmal den Puder mit dem Pudermesser von der Stirne kehrt – oder neben und mit ihr betäubend Säbelbohnen anbindet – oder gar in der Geisterstunde (die eben so oft zur Schäferstunde wird) über das erste Prinzip der Moral diskursirt: so ist so viel gewiß, daß der besagte Jüngling (wenn anders Feinheit, Gefühl und Besonnenheit einander die Wage in ihm halten) ein wenig toll thun und für die besagte Moitistin (wenn sie anders nicht mit Hökern des Kopfes oder Herzens an seine Fühlfäden stösset) etwas empfinden muß, das zu warm ist für die Freundschaft, zu unreif für die Liebe, das an jene gränzt, weil es mehrere Gegenstände einschließt, und an diese, weil es an dieser stirbt. Und das ist eben nichts anders als meine

14. Cf. la théorie des champs littéraires selon Pierre Bourdieu ; ce dernier a d'ailleurs signalé qu'il serait pertinent d'analyser les correspondances amoureuses pour éclairer l'habitus social. Voir Pierre Bourdieu, « Das literarische Feld », in Louis Pinto/ Franz Schultheis (Hrsg.), *Streifzüge durch das literarische Feld*, Konstanz, Univ.-Verlag, 1997, p. 33-148, ici p. 95, note 56.

15. Lettre n° 15, III, t. 2, p. 17.

Tutti-Liebe. Diese Universalliebe ist ein ungliederter Fausthandschuh, in den, weil keine Verschlänge die vier Finger trennen, jede Hand letztlich hineinfährt – in die Parzialliebe oder in den Fingerhandschuh drängt sich nur eine einzige Hand¹⁶.

Des passages aussi satiriques que celui-ci n'auraient guère beaucoup suscité l'attention s'ils n'avaient pas été insérés dans un dialogue entre l'auteur et ses lecteurs car, juste avant ces lignes, Jean Paul avait posé à ses lecteurs une question précise : que pensaient-ils des amours du héros Victor Horion et comment s'expliquaient-ils de tels sentiments ? La réponse prêtée aux lecteurs, à savoir que le personnage féminin de Klotilde en porterait la responsabilité, est assortie d'un commentaire :

Einen närrischen philosophischen Styl hat sich der Leser angewöhnt¹⁷.

Par conséquent, les lecteurs et les lectrices se trouvent intégrés dans l'univers du narrateur non seulement par l'allusion qui leur est faite directement mais aussi par les compétences stylistiques qui leur sont conférées ici – alors que, dans d'autres textes, Jean Paul établit une nette distinction entre lecteurs et narrateur. En tout cas, cette fois, la réalité et la fiction se trouvent en interaction et indissolublement liées.

Cette ingérence du monde réel ou présenté comme tel dans l'univers des livres de Jean Paul était au demeurant connue du moins de l'éditeur, et ce depuis la sortie du premier roman de Jean Paul, *Die unsichtbare Loge* (1793), édité à l'instigation de Karl Philipp Moritz et aussi publié par Matzdorff, mais ce roman n'avait pas connu le succès foudroyant d'*Hesperus*. Le narrateur « Jean Paul » est présent dans ces deux romans et de nombreuses mentions sont faites de son environnement, sa famille, ses amis. Mais il s'efforce aussi, dans une sorte d'*accelerando* permanent, de rattraper le temps raconté, ce qui le fait alors entrer dans l'univers fictif (car le présent de la narration ne peut pas s'accorder à celui de la lecture). La fonction transitoire de l'épistolaire comme moyen de relier le réel et l'imaginaire remonte à la période où notre auteur n'avait pas encore forgé son pseudonyme de « Jean Paul » – créé sur le modèle de Jean-Jacques Rousseau. On le constate par exemple dans un brouillon de lettre daté du 22 mai 1784, adressé à J.F. Hartknoch, et qui sera plus tard réutilisé pour le roman *Flegeljahre* :

Wenn Sie diesen Brief werden durchgelesen haben, wird Ihnen der Überbringer desselben ein Pak Satiren übergeben, das ich Sie auch durchzulesen bitte [...] Das Buch, dessen Probe ich Ihnen hier sende, wird einen starken Oktav[band] geben oder besser in zwei kleine zerfallen. – Ich hätte dieses stat schriftlich eben so gut mündlich sagen können, aber niemand ist unfähiger als ich, aus dem Stegreif oder vom Blatte zu reden. Sie können diese Unfähigkeit daraus abnehmen, weil ich einen Brief geschrieben, ungeachtet ich doch der Überbringer desselben, der jetzt mit einem sehr einfältigen Gesichte vor Ihnen steht, selber bin. Doch werd' ich Sie mündlich wenigstens versichern, daß ich etc.¹⁸.

16. *Hesperus, oder 45 Hundsposttage. Eine Biographie von Jean Paul, Erstes Heflein*, Berlin, Matzdorff'sche Buchhandlung, 1795, p. 274-276.

17. *Ibid.*, p. 273-274.

18. Lettre n° 71, III, t. 1, p. 119.

Ici, l'épistolier se présente à son destinataire et fait comme s'il accompagnait la lettre, à moins que ce ne soit la lettre qui accompagne sa personne? Cette méthode qui consiste à fusionner avec et s'annihiler dans le processus d'écriture est la marque de fabrique caractéristique de presque toutes les publications de Jean Paul, sa griffe en termes de littérature, pourrait-on dire. Mais, avant que cela ne porte ses fruits, de nombreuses années s'écouleront après 1784. En un premier temps, cette méthode ne s'appliquera que dans le contexte de la sociabilité de Jean Paul telle qu'elle est attestée par sa correspondance.

Il interrompt ses études à Leipzig en novembre 1784 et, pour échapper à ses créanciers, vint se réfugier en Haute Franconie, à Hof. Sept ans durant, il tenta vainement de retrouver le succès littéraire qu'avait connu sa première publication, un recueil de satires intitulé *Grönländische Prozesse*. Dorénavant, le genre satirique qui s'adressait avant tout à des érudits ne trouvait plus de preneur¹⁹. Opérant alors un tournant²⁰, il changea de ton, aussi bien dans ses lettres que dans ses œuvres: ainsi un de ses écrits s'intitule-t-il *Preisfrage an die erotische Akademie, wie weit darf die Freundschaft gegen das weibliche Geschlecht gehen?* Les spécialistes de Jean Paul qualifient d'ailleurs souvent cette période d'« académie érotique²¹ », le public auquel il s'adressait étant celui des femmes. L'école sentimentale ayant gagné les campagnes les plus reculées, le système de la synchronie amoureuse fit son entrée dans ses échanges épistolaires et se diffusa aussi dans les lettres fictives insérées dans sa prose littéraire²².

On en trouve une première occurrence dans une lettre du 24 octobre 1790, où le terme même de « Simultanliebe » n'apparaît certes pas encore mais où l'idée en figure déjà telle qu'elle sera développée dans *Hesperus* en 1795 (nous renvoyons à la citation que nous avons faite plus haut et où Jean Paul s'attribue la paternité de cette idée). Mais il est significatif que la destinataire de cette sorte de certificat de baptême n'ait pas été une des femmes aimées, car cette destinataire est Friederike Wirth (1743-1808), laquelle appartenait à une autre génération et était l'épouse de Johann Gottlieb Joachim Wirth, fonctionnaire des postes impériales (*Reichspostmeister*) à Hof. Le choix d'une telle destinataire symbolise bien le lien entre courriers intimes et système de communication public, entre l'Arcadie imaginaire de la jeune génération et les relations d'affaires entre adultes. Cette lettre de 1790 ne nous est parvenue, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, que sous la forme d'une copie conservée par Jean Paul. Elle commence par l'indication « Je ne sais pas si je joins la recommandation ou bien si je viens l'apporter moi-même²³ », c'est-à-dire que Jean Paul y pose de nouveau la question de savoir si une présentation écrite est préférable ou non à une

19. Cf. Wulf Köpke, *Erfolglosigkeit. Zum Frühwerk Jean Pauls*, München, Fink, 1977.

20. Monika Meier: « „Da der erste Theil Ihres Briefs so war wie Ihr Abschied, (doch Sie nahmen gar keinen) ...: Briefe an Jean Paul 1781-1797 », *Jahrbuch der Jean Paul Gesellschaft* 39 (2004), p. 17-26, ici p. 18.

21. Uwe Schweikert, *Jean Paul*, Stuttgart, Metzler, 1970, p. 30.

22. IV, t. 1, p. 669, commentaire de la lettre de R. Wirth à Jean Paul du 2 mai 1792 (lettre n° 134).

23. « Ich weis nicht, leg' ich Ihnen die Empfehlung bei oder bring' ich sie selbst. » Lettre n° 343, III, t. 1, p. 309.

présentation orale. Mais, à son habitude, c'est par écrit qu'il préfère formuler son principal objectif, celui de justifier son système. Et cette justification est exprimée en termes quasiment mercantiles, comme si elle résultait d'un calcul financier :

Ich nahm einen Schiefer und rechnete es heraus, daß ein Gesellschafthausierer, ein unter dem schönen Geschlechte herumirender Ritter am passabelsten daran [sei]: nicht blos weil er in jedem Tempel eine Schutzheilige anzubeten findet oder weil er das ungesundne, vielleicht ungeschafne Ideal, vor dem seine Seele kniet, handhaben, drehen, drehseln, puzen kann wie er will, welches mit etwas Lebendigerem nicht angienge²⁴.

Le vocabulaire technique et précis de l'artisanat (« drehen, drehseln, puzen ») contraste ici avec des allusions galantes qui sont équivoques (« ein unter dem schönen Geschlechte herumirender Ritter ») et qui font probablement référence au libertinage du roman de Johann Gottfried Schnabel *Der im Irr-Garten der Liebe herum taumelnde Cavalier* (1738). Les formulations de Jean Paul permettent, tout comme le titre de Schnabel, deux lectures, une moralisatrice et rassurante, l'autre littéraire et érotique. Cette double comptabilité tombe néanmoins juste (ce qui est caractéristique de l'anacréontisme jean paulien), si on en croit le total trouvé sur l'ardoise après avoir effectué l'addition. [...] Mettant un terme à ce ton satirique, il évoque à la fin de la même lettre les hypothèses des souffrances et l'éventualité de la mort d'une épouse. Ces préoccupations culminent dans une vision qu'il a le 15 novembre 1790, juste quelques jours après la rédaction de sa lettre à Friederike Wirth :

15. Nov. Wichtigste[r] Abend meines Lebens: denn ich empfand den Gedanken des Todes, daß es schlechterdings kein Unterschied ist ob ich morgen oder in 30 Jahren sterbe, daß alle Plane und alles mir davonschwindet und daß ich die armen Menschen lieben sol, die sobald mit ihrem Bisgen Leben niedersinken – der Gedanke gieng bis zur Gleichgültigkeit in allen Geschäften²⁵.

Penser à la mort fait passer au second plan les considérations économiques et sociales, toutefois le terme « Geschäfte » figure encore ici : il est précisé que, dans ce contexte, tout perd son importance, que ce soient les affaires amoureuses ou les échanges commerciaux, la mort traitant tout un chacun de la même façon. En revanche, les relations sociales, celles de la synchronie amoureuse, elles, perdurent et ne sont pas égalitaires. Cela peut se manifester, en un premier temps, sous la forme idéale de l'amour courtois²⁶, transposé dans la lettre à Friederike Wirth par la comparaison au « colporteur » : un colporteur, ce n'est nullement un clochard, c'est plutôt un personnage qui ressemble à ce personnage du roman *Siebenkäs*, Rosa Ewerard von Meyern, qui va de maison en maison et trouble les maîtresses de maison par ses manières aristocratiques. En un deuxième temps, cela peut se manifester par la référence au vécu réel, car Jean Paul avait une position sociale inférieure à celle des amies et des bien-aimées : il n'était qu'un étudiant en échec, vivant chez une mère très pauvre. Or la constellation de

24. *Ibid.*

25. Jean Paul, *Lebensbeschreibung*, p. 21.

26. Koschorke, « Die Verschriftlichung », p. 260.

sa synchronie amoureuse était composée de trois ou quatre jeunes femmes de Hof: Helene Köhler (1769-1847), Renate Wirth (1775-1848) et Amöne Herold (1774-1837), ainsi que plus tard sa jeune sœur Caroline Herold (née en 1779). Helene Köhler était la benjamine du maire, le négociant Franz Anton Köhler, Renate Wirth était la fille du fonctionnaire mentionné plus haut, Amöne Herold celle du manufacturier Johann Georg Herold; ce dernier possédait une fabrique d'impressions sur calicot, ce qui nous fait comprendre que, dans sa lettre du 9 août 1794 à l'éditeur Matzdorff, l'allusion au « calicot », que nous avons signalée, pouvait servir de caution.

L'univers symbolique des pères se voit concurrencé par cette nouvelle constellation sociale qui repose sur des échanges épistolaires amicaux et amoureux. La ville de Hof est rebaptisée en « Saturnopolis²⁷ », une « académie des opposants aux Saturnopolitiniens²⁸ » est convoquée; les correspondances « érotiques » de ces « académiciens » ne passent pas par la poste officielle mais circulent de main en main. Ce qui permet d'agrandir le cercle, comme l'écrit Jean Paul depuis Bayreuth, où il a apporté à une inconnue un courrier de Renate Wirth:

Es ist nichts schöner als so (wie ichs mache) zur Thüre hineinfahren – die Person zum erstenmal sehen – ihr einen geliebten Brief hingeben – in drei Minuten bekant werden – in fünf Minuten lustig werden – und in achten verliebt – –²⁹.

Et il incite surtout les bien-aimées à accélérer leur production de sentiments, à fabriquer presque industriellement des soupirs épistolaires. Il s'agit d'ainsi rivaliser avec l'activité économique de la région, ses textiles et sa métallurgie³⁰. Dans une lettre à Helene Köhler, il compare sa création d'idées à l'activité des fabricants de fil:

100,000,000,000 Ideen fliegen mir jetzt durch den Kopf und doch passet keine her. [...] Unter mir wird jetzt gespuhlet – neben mir gezwirnt – draussen gehämmert: und doch sol ich unter diesem Lärm einen Brief machen, in dem ich stat des Garns Gedanken spuhle und zwirne³¹.

Et il dit s'approprier les soupirs du cœur de Renate Wirth, s'en inspirer au premier sens du terme:

Während den Unterbrechungen meines Briefs kam Ihrer. Die Seufzer eines schönen Herzens sind gleichsam der Athem und der Aether für das meinige. Ich athmete Ihre Gedanken ein³².

Le fait d'anticiper la conversation en commençant par utiliser le discours épistolaire, comme c'était écrit à Hartknoch en 1784, demeure une spécificité

27. Cf. la lettre n° 119 (de Georg Christian Otto) du 24 décembre 1790, IV, t. 1, p. 214.

28. Cf. la lettre n° 351 à Georg Christian Otto du 24 décembre 1790 (III, t. 1, p. 314) et la réponse de ce dernier en date du 3-4 janvier 1791: IV, t. 1, p. 214-215 (commentaire p. 620-621).

29. Lettre n° 441 datée 3-4 septembre 1793, III, t. 1, 400, p. 27-30.

30. Cf. Dieter Trautmann, *Die wirtschaftliche und soziale Entwicklung der Stadt Hof von Anbeginn bis zur Gegenwart, Teil 1: Die Zeit bis zur Eingliederung in das Königreich Bayern*, Hof (= Chronik der Stadt Hof vol. VII, 1), 1979.

31. Lettre n° 389 du 31 mai 1792, III, t. 1, 350, p. 9-14,

32. Lettre n° 435 datée du 7-10 juillet 1793, III, t. 3, 391, 20-22.

de ces correspondances-ci. L'entretien épistolaire sert de prélude à l'entretien réellement vécu. Jean Paul détaille l'empilement de ces strates de l'écriture, de la lecture, de la conversation, dans une lettre à Amöne Herold :

[...] so ists auf diesem Erdkugelgen allemal: wenn ein Man und eine Frau beisammen sind: so nimt der Schmerz und die Plage keinen Arm als den weiblichen. Z.B. Wenn ich und Sie beisammen sind: so hat niemand Vergnügen als ich und niemand Plage als Sie. So ists beim Machen und Lesen dieses Briefs³³.

Il peut certes aussi arriver que la lettre ne serve qu'à remplacer une conversation qui n'a pas pu avoir lieu, comme pour la lettre de Renate Wirth le 24 avril 1793, mais, même quand Renate Wirth séjourne à Hof et quand une rencontre est faisable, Jean Paul lui demande de lui écrire. Il va jusqu'à tester une nouvelle manière d'accélérer le processus de l'anticipation quand, devant la réponse espérée de Renate Wirth, il s'envoie à lui-même la lettre qu'il imagine qu'elle lui enverrait :

Brief von ihr an mich

Ich wette, Sie erwarten eher ein Testament von mir als einen Brief; aber Sie haben einmal mein Wort, das leichter in Hof zu geben als in Bayreuth zu halten ist. [...] Meine Vergnügungen mag ich Ihnen nicht eher schildern als bis ich sie verloren, wie man von einer geliebten Person nur bei ihrer Abreise [ein Bild?] macht [...] ihr seid wahrhaftig alle in einer Lichtform gezogen, ihr Manspersonen – einen halben Eimer Lügen färbt ihr mit einem Tropfen Wahrheit – [...] und die einzige Liebe, in der ihr beständig seid, ist die gegen euch selbst³⁴.

La relation entre la communication, orale ou écrite, et les conditions la rendant possible est paradoxale : si un entretien oral est envisageable, on recourt à la forme écrite, mais s'il est exclu en raison de l'éloignement, on recourt aux conventions épistolaires et on mène une conversation imaginaire. Au demeurant, c'était dû aussi à l'intention qu'avait Jean Paul de quitter Hof définitivement, comme cela ressort d'une lettre du 7-10 juillet 1793 qu'il envoya à Renate Wirth depuis Neustadt an der Aisch où il avait rendu visite à Friedrich Wernlein³⁵, autre membre de leur cercle d'amis :

[...] wir wollen uns lieben, eh wir uns trennen – dieser Abend hat meinen Entschlus aus Hof zu gehen, unveränderlich befestigt und beschleunigt [...] – wenn dein Herz kein Echo mehr um sich findet, wird es oft mitten in der Freude sagen: ach der es kante, ist fortgegangen. Wenn es nicht so sagte: so wär' es gar zu unglücklich. – Schreib mir wieder, Freundin! –³⁶

De même, il écrit le 2 octobre 1794 à Amöne Herold que la distance géographique qui pourrait les séparer un jour serait comblée par leurs lettres.

33. Lettre n° 360 du 2 février.1791, III, t. 2, 323,18-22.

34. Lettre n° 317, III, t. 1, p. 288-289.

35. Cf. Monika Meier, « Von Atheismus bis Zauberabend. Der Neustädter Gymnasiallehrer Friedrich Wernlein (1765-1830) im Briefwechsel mit Jean Paul », *Streiflichter aus der Heimatgeschichte Neustadt/Aisch*, n° 28/29, 2005-06, p. 111-159.

36. Lettre n° 435 datée 7-10 juillet 1793, III, t. 1, p 393.

IV

Étant donné l'immense succès qu'obtinrent les romans de Jean Paul, cette utopie épistolaire ne pouvait pas passer inaperçue et échapper au public. Nous avons montré que la synchronie amoureuse avait été transposée de la réalité vécue au discours écrit (manuscrit ou imprimé), mais il faut aussi signaler qu'il s'est ensuite produit un *feed back*, émanant cette fois des lecteurs et des lectrices³⁷. Ces derniers s'adressaient au narrateur Jean Paul, instance à la fois réelle et fictive, et surtout à l'homme lui-même. En outre, beaucoup de ses correspondantes possédaient, en dépit de leurs différences, certains points communs d'ordre social et psychologique : qu'elles se nomment Charlotte von Kalb, Wilhelmine von Kropff, Juliane von Krüdener, Emilie von Berlepsch ou Esther Bernard, toutes souhaitaient, à la suite de leur lecture des œuvres de Jean Paul, associer l'auteur à leur propre existence, laquelle était empreinte d'insatisfactions professionnelles, sociales et familiales. Il se produisit ainsi une sorte de mésalliance. D'ailleurs, il y avait aussi des hommes qui portaient cet intérêt paradoxal à sa personne et à son œuvre, par exemple l'écrivain de Leipzig Friedrich von Oertel (1767-1807) ou le juriste de Berlin Hans Georg von Ahlefeldt (1769-1828).

Jean Paul essaya de satisfaire leurs attentes en les intégrant à son cercle, et ce d'abord par des lettres puis par des rencontres personnelles : il les mettait en contact avec ses amis de Hof, il leur donnait de ses nouvelles, il révélait les parallélismes entre sa biographie et des détails figurant dans ses œuvres. L'objectif était de créer une convergence d'émotions, en dépit de la distance géographique et sociale. La lettre servait à réunir et harmoniser les sentiments. Cela ressort du premier courrier que Jean Paul adressa à Friedrich von Oertel le 31 décembre 1795 :

Nichts ist süßer als einen Brief aufzureissen, der erst eine Reihe von Briefe anfängt. Ich bin begieriger nach Briefen als nach Büchern, diese müsten denn noch Handschriften sein, und ich wünschte die ganze Welt setze sich nieder und schriebe nach Hof: ich wolt' ihr antworten³⁸.

Et, au même, quelques jours plus tard :

Wir sind alle in so alternierenden Stimmungen beisammen – der eine ist heute warm, der andre morgen und der dritte übermorgen gegen Abend und selten begegnen sich die besten Menschen gerade in gleicher Wärme und in gleicher Kälte – und das Uebel ist so gros, daß ich oft das als ein gutes Mittel dagegen gehalten habe, wenn die Leute kaum zu einander sprächen sondern nur schrieben und wenn sich eine Gesellschaft guter Freunde an einem Tisch zusammensetzte und so mit einander bei so schneller Post Briefe wechselte von den äussersten Enden des Tisches³⁹.

37. Cf. aussi Dorothea Böck / Jörg Paulus, introduction à Jean Paul, *SW*, IV, t. 2.

38. Lettre n° 211, III, t. 2, p. 136.

39. III, t. 2, p. 142.

Cette utopie de la synchronie imaginaire se heurtant à la réalité de la logistique, à la lenteur des transports et livraisons postales⁴⁰, il arrivait que Jean Paul en soit fort contrarié, à telle enseigne qu'un de ces retards lui a inspiré l'image de « lettres mortes » :

Für mich ists ein ordentlicher Lebens Stillstand, wenn ich einen Brief oder ein Paket, das, zu spät auf die Post gegeben, nun ohne Fahren und Reiten todt und unbeweglich mit all seinen lebenden Worten vor mir liegen [sehen] muß⁴¹.

Les éditeurs eux-mêmes⁴² se laissèrent entraîner par ce discours de la synchronie sentimentale, lui associant leurs considérations mercantiles et leur méfiance envers leurs concurrents [...], comme ce fut par exemple le cas de Matzdorff quand il apprit que le manuscrit de *Das Leben des Quintus Fixlein* (1796) avait été proposé à un autre éditeur : il demanda alors à Jean Paul de devenir le parrain de sa fille Pauline. Le commentaire qu'en fait Jean Paul à Renate Wirth dans une lettre des 17-19 juin 1796, depuis Weimar, souligne la manière dont le cercle d'amis s'élargit, puisque cette seconde petite Pauline est associée à son homonyme, la fille de Renate Wirth :

Mazdorf hat mich [...] zu Gevatter gebeten: ich führe also an jeder Hand eine Pauline⁴³.

Et il répond positivement le 5 juillet 1796, imaginant une sorte d'initiation et un rituel de mains fictivement tendues à Matzdorff, son épouse et leur fille :

[...] ich wollte, ich könnte die eine Hand Ihnen, die andere ihr [Matzdorffs Ehefrau Henriette geb. von Faber, Anm. J.P.] geben und doch die 2 Arme noch so halten, daß sich darin meine theure Pathe wiegen könnte – Ich fülte beide Hände mit geliebten Händgen⁴⁴.

Il n'en va en revanche pas de même pour d'autres épistoliers et il n'y en eut en définitive que quelques-uns qui se plièrent aux usages de la synchronie sentimentale. Parmi ceux qui jouèrent le jeu figurent le juriste Hans Georg von Ahlefeldt, déjà cité, et Wilhelmine von Kropff (née en 1769), que ledit Ahlefeldt courtisait (sans succès) et qui avait déménagé de Berlin à Bayreuth. Ce trio illustre de façon idéaltypique le fonctionnement de la synchronie sentimentale. Jean Paul, avec lequel Ahlefeldt était entré en contact au début de 1796, adopta le rôle de figure tutélaire, il supervisa. Presque toutes les lettres que s'écrivirent Ahlefeldt et Mme von Kropff étaient soumises à son jugement, avant ou après envoi. Pour sa part, Jean Paul les transmettait au cercle des amis de

40. Rainer Baasner, *Briefkultur im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1999, p. 6-10. Sur les « lettres mortes », cf. aussi Andrea Hübener, « Epistolarische Pflanzschule der Liebes- und Gartenkunst. Hermann und Lucie von Pückler-Muskau », in Stauff/Simonis/Paulus, *Der Liebesbrief*, p. 329-352.

41. *Ideengewimmel*, n° 374, p. 77. Cf. Jörg Paulus, « Tote Post und Tintenprobe. Figuren der Stagnation bei Jean Paul », in *Stehende Gewässer. Medien der Stagnation*, hrsg. von Helga Lutz et al., Berlin, 2007, p. 121-125.

42. Cf. Ludwig Fertig, *Ein Kaufladen voll Manuskripte. Jean Paul und seine Verleger*, Frankfurt a.M., Buchhändler-Vereinigung, 1989.

43. III, t. 2, p. 214.

44. Lettre n° 351 du 5 juillet 1796, III, t. 2, p. 220.

Hof, ajoutant des commentaires et élevant ainsi l'échange des propos à une échelle suprarégionale. Cette intégration réussie était renforcée par l'attribution de nouveaux noms de code : si Ahlefeldt avait surnommé Mme von Kropff « Minona », d'après un personnage tiré de l'*Ossian* de James McPherson, épopée qui fit vibrer les cœurs vers 1800⁴⁵, il la nomma ensuite « Klotilde » en hommage à une héroïne du roman *Hesperus*. Assurant à Jean Paul qu'il tomberait à son tour amoureux de cette Klotilde qui lui rappellerait son héroïne, Ahlefeldt avait prévu qu'ils se rencontrent⁴⁶. Mais Jean Paul repoussa cette rencontre, préférant nouer une relation épistolaire. La question traitée entre Jean Paul et « Klotilde » était le moyen de guérir Ahlefeldt de sa passion malheureuse⁴⁷. En guise de thérapie, Jean Paul préconisa un échange épistolaire entre Ahlefeldt et Amöne Herold. Ce qui se fit, et voilà qu'Ahlefeldt fut à son tour inséré dans le cercle de la synchronie amoureuse. La rencontre de ces quatre personnes avait d'abord été préparée en pensée puis, une fois qu'elle aura eu lieu, sera à nouveau commentée par lettres.

L'esthétisation de l'anticipation d'une action concrète devient alors une pièce maîtresse de la poétologie de Jean Paul : son essai *Ueber die natürliche Magie der Einbildungskraft* (1795), écrit à cette époque et publié en annexe au *Quintus Fixlein*, problématise la représentation artistique du passé et de l'avenir⁴⁸. Et, selon lui, cela vaut aussi bien pour la rédaction de livres que pour celle de lettres. Il s'agit de synchroniser les conceptions sociales, politiques, philosophiques et esthétiques. De ce fait, le discours amoureux, loin d'être un discours quelconque, constitue pour ainsi dire la référence suprême : en effet, l'idéal d'un amour synchronisé dépourvu de tout égoïsme (que Jean Paul a défini dans son texte *Es gibt weder eine eigennützigte Liebe noch eine Selbstliebe, sondern nur eigennützigte Handlungen*⁴⁹ et également ajouté en annexe à *Fixlein*) est la condition *sine qua non* de toute communication orale, épistolaire et littéraire.

V

Comme nous venons de l'indiquer, il y avait, parmi les nouveaux correspondants, des personnes qui ne se ralliaient pas au postulat d'un amour partagé, si bien que des frictions se produisirent à partir de 1795. Selon Thomas Wirtz⁵⁰, ce serait

45. Voir Wolf Gerhard Schmidt, 'Homer des Nordens' und 'Mutter der Romantik': James Macphersons *Ossian und seine Rezeption in der deutschsprachigen Literatur*, 3 Bde., Berlin, de Gruyter, 2003.

46. Voir les lettres n° 72 et 80, IV, t. 2.

47. Lettre n° EB 39 et 87, IV, t. 2, ainsi que les lettres n°297 et 304, III, t. 2.

48. Il revient à Dorothea Böck le mérite d'avoir attiré l'attention sur le lien entre cet essai et la poétique épistolaire de Jean Paul. Cf. Dorothea Böck, « 'Der wahre Brief ist seiner Natur nach poetisch' (Novalis). Zwischen realer und imaginärer Geselligkeit – Jean Pauls Epistel-Salon », *Jahrbuch der Jean Paul Gesellschaft* 37, 2002, p. 146-175.

49. Cf. Niklas Luhmann, *Liebe als Passion. Zur Codierung von Intimität*, Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1994 (1^{re} éd. 1982), p. 175.

50. Thomas Wirtz, « Liebe und Verstehen. Jean Paul im Briefwechsel mit Charlotte von Kalb und Esther Gad », *DVjs* 72, 1998, p. 177-200; *id.*, « Schreibversuche. Jean Pauls Briefe bis 1805 »,

l'ensemble du système épistolaire jean paulien que ces frictions ont fragilisé (en particulier aux yeux des épistolières), car tout reposait sur des incompatibilités entre les attentes individuelles et le modèle communicationnel – certes novateur mais aussi fort égocentrique – conçu par Jean Paul. Et cela serait dû à l'invention d'un narrateur, celui qui se nomma « Jean Paul », rendant possible une composante féminine de l'écriture épistolaire. L'importance des premières lettres évoquant l'idée d'une synchronie amoureuse ne devrait donc pas, toujours selon Wirtz, être surestimée ; il ne se serait agi que de reproduire des schémas rhétoriques préexistants⁵¹.

Cette interprétation ne nous paraît pas pertinente. Car, comme nous l'avons vu, le narrateur « Jean Paul », dans ses lettres, pose en préalable la présence d'un destinataire qui partage sa sensibilité. C'est tout au plus dans le cadre de sa correspondance avec sa première fiancée, Sophie Ellrodt, que l'on peut effectivement constater la recherche d'une « virtuosité » conventionnelle⁵². Tandis que le système de la synchronie amoureuse permet tout à fait d'intégrer des idées et des désirs divergents, malgré les frustrations qui peuvent en découler. Un indice en est le fait que les correspondances ont perduré en dépit de ces frustrations. Wirtz se réfère principalement à la correspondance de Jean Paul avec Esther Bernard, née Gad, et à celle avec Charlotte von Kalb, mais il sera judicieux de se référer également aux lettres échangées avec l'écrivain Emilie von Berlepsch (1749-1818). En effet, on y voit que Jean Paul transgresse, du moins en paroles, les limites d'une relation platonique (transgression en paroles qui trouve tout son sens quand on se souvient que Jean Paul est un théoricien de la sensualité imaginaire). Le couple se fiancera. Emilie était par ailleurs bien armée car elle avait à son propre crédit plusieurs publications sur ces questions. Dans une lettre qui n'est pas conservée, elle semblait avoir prévu de passer par Hof en revenant d'une cure en Bohême (elle voyageait beaucoup depuis son divorce d'avec Berlepsch), c'est Jean Paul qui le signala à Friedrich von Oertel le 21 juin 1797 :

Eine Freundin von mir, Fr. v. SCHUKMAN war bei dieser BERLEPSCH und dieser kündigte sie den Besuch auf die Zurükreise [von Franzensbad] an. Jezt auf der Herreise! Das ist ein weiblich-genialischer Zug. ‚Wir wollen morgen fort – nein heut Abends – ach jezt!‘⁵³

Or le non-respect⁵⁴ des conventions épistolaires, l'*accelerando* sentimental, que ces lignes qualifiaient de typiquement féminin, est en fait tout aussi caractéristique de la prose de Jean Paul – par exemple dans *Die unsichtbare Loge*. Le style qu'il prête à son admiratrice est donc le pendant du style littéraire du destinataire

Jahrbuch der Jean Paul Gesellschaft 31, 1996, p. 23-37. Cf. aussi Fumiko Imaizumi, « Die Körperlichkeit der Leserinnen in der Goethezeit. Das Beispiel der Leserinnen Jean Pauls », *Goethe-Jahrbuch* 46, 2004, p. 177-193.

51. Wirtz, « Liebe und Verstehen », p. 180.

52. Cf. les lettres n° 49, 58-61, 63, III, t. 1, et les n° 17, 22, 23, IV, t. 1, ainsi que les lettres reconstituées EB 16 et 17.

53. III, t. 2, p. 345.

54. Baasner, *Briefkultur*, p. 14-24.

qu'il était. Au fond, on peut déceler ici aussi bien une « féminisation de la culture », comme le propose Silvia Bovenschen⁵⁵, qu'inversement une projection de l'écriture masculine. Toujours est-il que, s'éloignant d'une spontanéité prétendument féminine, Jean Paul planifia sa rencontre avec Emilie et mêla considérations mercantiles et prévisions enthousiastes, écrivant à Oertel :

Ich weis voraus, sie wird mich zu sehr einnehmen. Das doppelte Lesegeld gäb' ich darum, hätt' ich nur eines ihrer Werke gelesen oder wüste die Titelblätter auswendig⁵⁶.

À leur première rencontre succédèrent en un premier temps un échange effréné de lettres et une série de déplacements, Jean Paul se rendant pour quelques jours à Franzensbad, en repartant précipitamment à la suite du décès de sa mère, Emilie lui adressant alors de longues missives enflammées ; puis elle lui rendit visite à Hof, et il fut convenu que tous deux iraient s'installer à Leipzig. Jean Paul ne trouva pas le temps de lire les ouvrages d'Emilie, et elle refusa de se rallier à l'*unisono* platonique du cénacle de Jean Paul. Sa pratique littéraire l'y apparentait en partie, mais sa conception de l'amour pas du tout. Dans un article du *Neuer Teutscher Merkur*, en décembre 1790, intitulé « Ueber Liebe als Leidenschaft, und den Grundsatz zur Beurtheilung ihrer Dignität », elle avait déjà affirmé :

Ich habe hier von der Liebe, in sofern sie Leidenschaft bedeutet, zu reden, und da sie nothwendig auf einen äussern Gegenstand unmittelbar sich beziehet, so wird sie unstreitig auf Sinnlichkeit sich gründen⁵⁷.

Et elle contesta l'utopie d'amours non égoïstes dans une lettre qu'elle envoya le 28 juillet 1797 de Franzensbad, après le départ de Jean Paul :

Weis ichs denn nicht, daß keine Liebe ganz rein von Egoismus ist, und ists nicht Härte gegen mich selbst daß ich mir vorwerfe ich liebte Sie nicht uneingennützig genug, da ich den Gedanken fast nicht zu ertragen vermag, daß Sie nicht wieder herkommen mögten⁵⁸.

Bien au contraire, elle défendait la thèse que c'est l'amour individuel qui garantissait son harmonie personnelle, comme le 3 septembre 1797 :

Die Anordnung die Sie an mir verlangen, würde mein Wesen verrücken, unharmonisch machen: ich fühle zu sehr daß eben diese Einheit der Wünsche, dieses ausschließende in mir mein Bestes ist; ja das einzige Heilige in mir daß mich erzog und bewahrte⁵⁹.

Dans sa réplique, Jean Paul se référa à l'avenir, à un espace ouvert non aux cinq sens mais au sens « magique » de l'imagination ; bien qu'admettant que l'être humain est complexe, il inversa les arguments de Mme von Berlepsch et contesta la manière dont elle définissait l'harmonie :

55. Silvia Bovenschen, *Die imaginierte Weiblichkeit. Exemplarische Untersuchungen zu kulturgeschichtlichen und literarischen Präsentationsformen des Weiblichen*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1979, p. 158.

56. III, t. 2, p. 344, 15-19.

57. *Der Teutsche Merkur*, décembre 1790, p. 411-438, ici p. 413.

58. Lettre n° 214, IV, t. 2, p. 353.

59. Lettre n° 228 du 3 septembre 1797, IV, t. 2, p. 379, 23-28.

Sie vermengen Allgemeinheit der Liebe mit Veränderlichkeit derselben [...]. Der Mensch ist ein aus so vielen Kräften zusammen geimpftes Wesen (gleichsam mehr ein Baum-Garten als ein Baum), daß er zum Gedeihen fast Sonne und Regen und Frühling und Herbst und Licht zugleich bedarf: er hält oft die Uebermacht Einer Kraft für Harmonie aller Kräfte, und den freien Anklang aller Töne für Disharmonie [...] Wir werden in LEIPZIG (wenn Sie meine Eigenheiten so tragen, wie ich Ihre achte) einen Himmel nach dem andern ersteigen und neue Stunden erleben mitten im ewigen Dakapo der Zeit⁶⁰.

En procédant de la sorte, il reprenait la manière de raisonner qu'il avait attribuée à Mme von Berlepsch dans sa lettre à Oertel, à savoir la quête d'un raccourci temporel, d'un raccourci de « l'éternel *Dacapo* » du temps. Comme c'était d'ailleurs souvent le cas, Emilie ne réagit pas sur le champ et ce sera seulement à la mi-octobre qu'elle reviendra sur ce sujet :

Liebe kann und darf innere Unähnlichkeit haben, consonn mehr als unisonn tönen – ob ich doch gleich sehr viel auf leztre halte – aber sie muß sich deßen recht klar bewußt seyn muß immer nach Verähnlichung streben und den sanften Dämpfer der Simpathie, der Schonung, der freundlichen Täuschung auf das Instrument sezen, wenn es disharmonisch klingen will⁶¹.

La métaphore musicale, qui est filée dans toute cette correspondance, ne gomme cependant pas complètement les enjeux de l'écrit, des livres. Jean Paul en tout cas s'abritait périodiquement derrière la priorité qu'il entendait donner aux livres imprimés :

O Gute, kennen Sie mich denn aus meinen Büchern und Gesprächen noch so wenig, daß Sie ihnen weniger glauben als irgend einer verunglückten Brief-Wendung? [...] nunmehr, da ein unbegreifliches Misverständnis uns verwundet, so schweig' ich bis wir uns sprechen über alles aus Furcht vor einem neuen, da ein briefliches sich leider erst durch die lange Post und nicht wie das mündliche durch einen Blick auflöset⁶².

Il a donc recours au motif esthétique, conventionnel s'il en est, du regard éloquent, sans paroles ; mais cet échange de regards revêt aussi une dimension mercantile, vu que les livres attestent l'authenticité des émotions aux yeux du lecteur, lequel est aussi un acheteur⁶³.

À la réflexion, il faut souligner l'analogie à la fois poétologique et économique qui est utilisée dans la phrase, souvent citée, où Jean Paul affirme que ses livres seraient « seulement de longues lettres à des amis » et ses lettres « seulement des petits livres adressés à tout le monde », sans oublier la mise en abyme puisque cette phrase est insérée précisément dans un livre, dans l'idylle *Der Jubelseniör*⁶⁴ de 1797. L'équilibre spécifique aux échanges épistolaires, caractérisé par l'utopie d'un rapprochement effectué à cause d'un éloignement, permet de positiver

60. III, t. 2, p. 370-371.

61. Lettre n° 243, V, t. 2, p. 402.

62. III, t. 2, p. 376-377.

63. Sur les rapports entre auteur et discours épistolaire, cf. Jochen Strobel (Hrsg.), *Vom Verkehr mit Dichtern und Gespenstern. Figuren der Autorschaft in der Briefkultur*, Heidelberg, Winter, 2006, et ici notamment l'article de Wolfgang Bunzel, « Schrift und Leben. Formen der Subversion von Autorschaft in der weiblichen Briefkultur um 1800 », p. 157-176.

64. I, t. 5, p. 471. Il n'est pas certain que Jean Paul ait connu l'étymologie de « Brief » qui vient du latin *brevis libellus*, petit livre.

les phases d'absence et de séparation grâce à la régénération et la restitution d'une confiance perdue. Dans le cas d'Emilie von Berlepsch, ce changement se produisit à l'occasion de son long voyage en Écosse, de 1799 à 1800, d'où sortira une relation de voyages en quatre volumes, *Caledonia* (parue à Hambourg, chez Hoffmann, entre 1802 et 1804) et qui facilitera la reprise d'un échange épistolaire avec Jean Paul, après l'échec de leurs fiançailles⁶⁵. De Suisse, elle lui écrira à la fin de l'année 1804 :

[...] was ist das für ein unerklärliches Wesen in uns, Freund Richter, daß wir so herzlich und aufrichtig an einander hängen mit unsern besten Gefühlen und Kräften, und doch ein so Grabähnliches Schweigen gegen einander beobachten, und von einander erdulden können, ohne daß jedoch die zarten geistigen Bande zwischen uns zerreißen⁶⁶?

La manière ostentatoire dont Emilie orthographe en deux mots *an einander* et *gegen einander* ainsi que ses termes de « silence sépulcral », « sentiments », « forces », « liens intellectuels » font partie des conventions épistolaires de tout auteur qui doit ouvertement déclarer ses émotions. Mais la conclusion de sa lettre réactive le scénario de la synchronie amoureuse, y compris du fait que les conjoints respectifs d'Emilie et de Jean Paul sont pris en compte – puisqu'ils étaient tous deux maintenant mariés, elle à August Ludwig Heinrich Harnes (1762-1839) et lui à Caroline, née Mayer (1777-1860) :

Daß ich [eine Antwort Jean Pauls] sehr wünsche darf ich doch wohl sagen, und will es, weils eine recht tief gefühlte Wahrheit ist. Wenn Sie, Geiziger, nur Minuten mir und dem Schreiben an mich zu geben haben, so wende ich mich bittend an Ihre Karoline die auch ich, meine Karoline nennen würde, wenn die zärtlichste Achtung die schwesterlichste Sympathie dazu berechtigte⁶⁷.

La reconnaissance de la réalité matrimoniale dans ce qu'elle avait de bourgeois s'associe ici à l'acceptation du manque notoire de temps du destinataire. Pourtant sa présence physique est souhaitée :

Könnst ich Sie hierher versezen in meine schönen geräumigen Zimmern, aus welchen Sie die große erhabne jezt beschneyte Gegend, die pfeilschnell gleitende Aar, eine herrliche Promenade die selten leer ist, und an jedem hellen Abend die purpurmen Himmels Säulen der Alpen sehn würden. O wären Sie hier, und möchten Sie noch lieber als Alpen und Flüße sehen

Ihre wahre Freundin E. Harnes⁶⁸.

Jean Paul ne répondit pas à ce courrier, même s'il avait toujours vivement souhaité visiter la Suisse, qu'il se représentait, à l'instar de beaucoup de ses contemporains, comme une sorte de grande Arcadie. Il n'est guère possible de savoir si son mutisme avait des causes externes ou si c'était parce que Jean Paul n'acceptait pas l'avance émotionnelle en quelque sorte calculée et versée par Mme von Berlepsch. Quand elle annoncera en décembre 1809 qu'elle va se rendre

65. Cf. l'introduction à la lettre n° 30, IV, t. 3, p. 1.

66. Lettre du 24 novembre au 24 décembre 1804, IV, t. 5.

67. *Ibid.*

68. *Ibid.*

en Allemagne, il répondra le 10 décembre pour lui souhaiter la bienvenue dans « une Suisse germanique », la qualifiant « de prophétesse d'une fête helvétique » – ce qui est une allusion implicite aux œuvres qu'elle avait écrites sur la Suisse, notamment à *Einige Bemerkungen zur richtigern Beurtheilung der erzwungenen Schweitzer-Revolution* (1799). En somme, le territoire littéraire de Jean Paul se muait en province de celui d'Emilie. Toutefois, une lettre n'a pas vocation de rester gravée dans le marbre – quoique Jean Paul ait prétendu mettre sur le même plan ses lettres et ses livres –, sans oublier qu'en matière de synchronie amoureuse les propos simplement tenus étaient encore plus faciles à effacer que ceux qui étaient imprimés, tant et si bien que Jean Paul opérera un repli dans sa lettre suivante et prétextera des obligations professionnelles. Il ne se rendra d'ailleurs jamais en Suisse, cette « Terre promise⁶⁹ ». Son rêve de pouvoir recréer en permanence la synchronie amoureuse par la médiation épistolaire s'avèrera tout aussi utopique. Ses entretiens épistolaires avec Emilie et d'autres femmes aimées ont pris fin, et ce pour divers motifs, entre autres à cause de l'alcoolisme de Jean Paul. Lui-même a traité de façon littéraire le thème de la différence de cadences entre le pouls de la vie et le rythme de la littérature, utilisant de nouveau l'image du chronomètre : dans leurs fictions, les romanciers, déplore-t-il dans *Siebenkäs*, « s'éloignent considérablement de la nature » et « rendent possibles les séparations et les retrouvailles des personnes durant des moments si brefs que cela pourrait se chronométrer à la seconde⁷⁰ ». Son incitation à prendre toujours en considération l'interférence entre l'amour littéraire et l'amour vécu nous semble devoir inspirer toute histoire culturelle traitant du genre de la lettre d'amour.

Article traduit par F. Knopper

69. Eduard Berend, *Jean Paul und die Schweiz*, Frauenfeld, Huber, 1943, p. 15.

70. « [Sie machen] die Trennungen und Vereinigungen der Menschen in so kurzen Zeiten möglich und wirklich [...], daß man mit einer Terzienuhr dabeistehen und es nachzählen [könne] », *SW I*, t. 2, p. 340.